

température, etc., elles se sont modifiées et l'homme se différencie en conséquence suivant le pays, quitte à emprunter ensuite à nouveau les usages de ses voisins. Dans son histoire, la plus longue et la plus coutumière des histoires, la Chine n'a pas échappé à la loi ordinaire et ici je puis répéter ce que j'ai écrit ailleurs il y a bien des années :

« Il est, chez les gens qui n'approfondissent pas les questions et jugent témérairement des choses d'après les manuels de faiseurs de livres, ou les récits de voyageurs superficiels, de commun parler de dire que de toutes les nations, la chinoise est la plus stable dans ses institutions, la moins changeante dans ses mœurs et ses coutumes. Rien de plus faux assurément. Aucun pays n'a été en proie à plus de révolutions et n'a subi plus de bouleversements dans son gouvernement ; il a fait en politique l'expérience de tous les systèmes : depuis le socialisme jusqu'à la tyrannie ; il a connu toutes les doctrines philosophiques ; ses mœurs et ses coutumes ont été profondément altérées : il a accepté, par exemple, il y a trois siècles seulement, du conquérant mandchou l'usage qu'avaient ses habitants, avant la récente révolution, de porter à la partie postérieure de la tête leurs cheveux réunis en une longue tresse qui descend le long du dos, formant ainsi un appendice caudal qui, pour nous Occidentaux, est éminemment chinois quoiqu'il soit en réalité d'importation étrangère. Si j'avais cependant un exemple à citer de la facilité avec laquelle le Chinois, non seulement adopte, mais encore s'assimile un élément étranger, je citerais sans hésitation la rapidité avec laquelle le Bouddhisme, religion indienne, s'est répandu dans le Céleste Empire et s'y est fermement implanté <sup>1</sup>. »

Dans cette mêlée où les peuples se fondent les uns dans les autres, se superposent ou s'exterminent, quel a été le rôle de la Chine : le Chinois n'est pas l'être impassible à l'extérieur, ignorant tout du monde — dont il est le centre — en dehors des dix-huit provinces qui forment l'Empire et des pays qui en dépendent, souvent dépeints par les étrangers ; il a fait des emprunts peu nombreux, avons-nous

1. *Revue de l'Hist. des Religions*, I, mai-juin 1880. p. 352.